

CAHIERS INTERNATIONAUX
de symbolisme

MANIPULATION



Textes réunis et édités par Catherine Gravet,
Maria Giovanna Petrillo et Valeria Sperti

Numéros 167-168-169 (2024)

Manipulations d'un père incestueux

Une lecture de Christine Angot

Laurent Demoulin

Université de Liège

Introduction

Cet article se propose d'examiner les procédés de manipulation mis en œuvre par le personnage de Pierre Angot, le père incestueux de Christine Angot, tel qu'il apparaît, peu ou prou, dans nombre de romans de celle-ci : *L'Inceste* (1999), *Quitter la ville* (2000), *Peau d'âne* (2003), *Une semaine de vacances* (2012), *Un amour impossible* (2015) et *Voyage dans l'Est* (2021). Précisons d'emblée que j'emploie à dessein le terme « personnage » dans la mesure où je n'ai pas réalisé d'enquête sur la personne de Pierre Angot. Je n'envisage ce dernier qu'à travers les livres de sa fille.

Cette précaution signifie avant tout que je considère Christine Angot comme une écrivaine et, par conséquent, ses livres comme des textes littéraires et non, selon ses propres termes, comme des « merde[s] de témoignage¹ ». Car un témoignage se livre, alors qu'Angot espère se délivrer d'un poids ; un témoin commence par décliner son identité, alors qu'Angot, qui

1 « Prendre ce livre comme une merde de témoignage ce sera du sabotage, mais vous le ferez. » (Christine Angot, *L'Inceste*. Paris, Stock, 1999, p. 197. Voir aussi *ibid.*, p. 171.) Voir encore à ce sujet l'essai intitulée *Une partie du cœur*, dans lequel l'écrivaine oppose la bonne foi juridique du témoin au service *des* lois et la mauvaise foi littéraire de l'écrivain au service « de la Loi » (Christine Angot en compagnie de Jérôme Beaujour, *Une partie du cœur*. Paris, Stock, 2004, p. 32).

s'est appelée Schwartz jusqu'à l'âge de 14 ans, cherche la sienne¹. Sa façon de tourner autour de son histoire, inlassablement, en changeant complètement de technique littéraire d'un texte à l'autre (le rythme haché, le *cut-up* et le tissu de citations dans *L'Inceste*, le récit clinique à la troisième personne dans *Un semaine de vacances*, le conte dans *Peau d'âne*, le journal d'écriture dans *Voyage dans l'Est*, etc.), en remettant toujours sur le métier son ouvrage, en brassant sans fin une douloureuse matière autobiographique, annonçant son rabâchage à ses lectrices et à ses lecteurs (« Et si ça ne suffit pas, je ferai d'autres livres encore. Plein d'autres. Et à la fin, tous les lecteurs auront compris² ») et en s'interrogeant ouvertement sur ses pratiques d'écriture... appartient de plein droit à la littérature. Comme le note Jacques Dubois, les romans de Christine Angot relèvent d'une « revigorante jubilation[...] qui tire la pensée vers l'avant ; d'une volonté qui se donne peu à peu les armes de la résistance ; d'une exploration de la langue, qui ne craint pas de s'accomplir sur un registre étroit³ ».

En revanche, le fait de convoquer Pierre Angot en tant que personnage ne signifie nullement ici que je me range parmi les défenseurs d'un patriarcat moribond qui ont suspecté, à une certaine époque, l'écrivaine d'être une affabulatrice en manque de scandale. La romancière tourne d'ailleurs en dérision les insinuations que ses livres n'ont pas manqué de susciter : « Guibert s'est injecté le sang exprès. Moi-même à quatorze ans. Je voulais devenir écrivain, je voulais démarrer fort, j'ai pensé à l'inceste, j'ai séduit mon père⁴. » Ma conviction de lecteur est, au contraire, que Christine Angot a raconté la vérité, crue, nue, douloureuse, insupportable, sur cette triste histoire. Telle est d'ailleurs sa poétique : « La vérité, fût-elle littéraire, est

1 Angot revendique ces deux aspects, par exemple dans ce passage : « Je ne me connais pas bien, je suis happée par les lames que je vois sortir des couteaux, les yeux des gens. J'explique. Je m'explique. J'y vais. Je dis. Je parle de ce que je connais. Non pas moi, non, je ne suis pas le nouveau Rousseau. Connais-toi toi-même et je veux faire cette œuvre de parler de moi, qui n'eut jamais d'exemple. Non. Je veux plutôt décrire et en même temps ça m'aide à réfléchir à de nouvelles méthodes de protection, pour moi-même, ma peau, la sauver [...] » (Christine Angot, *Normalement*, suivi de *La Peur du lendemain*, Paris, Stock, 2001, p. 73)

2 *Ibid.*, p. 175. Et de façon plus ironique : « mais ça vous le savez, je l'ai écrit dans presque tous mes livres, ou alors c'est que vous n'avez pas fait attention » (*ibid.*, p. 180).

3 Jacques Dubois, « Angot ou la guérilla littéraire », dans *Balises. Cahiers de poésie des Archives et Musée de la Littérature*, n°s 1-2, *Politique et style*. Bruxelles, Didier Devillez Éditeur, 2001-2002, p. 220.

4 Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, p. 26.

un engagement, à condition que plane, au-dessus de chaque affirmation, l'ombre d'un doute¹. »

Cependant, avant de me plonger dans les romans d'Angot, au risque de m'aventurer en dehors de ma spécialité (les études littéraires), je vais commencer, pour donner un cadre à mon propos, par proposer ici une brève typologie de la manipulation.

Quatre types de manipulation

Il me semble que le terme « manipulation », sans doute galvaudé aujourd'hui, désigne des comportements de natures très différentes, que je propose de classer *a priori* selon leur motivation respective en quatre catégories :

- 1) Les manipulations opérées pour répondre à un code social, comme la politesse, la bienséance, les lois de l'interaction telles qu'elles ont été décrites par le sociologue Erving Goffman, qui font que la vie sociale, ainsi que Shakespeare ou Diderot le disaient déjà, est un théâtre permanent. Goffman, en effet, n'a de cesse de souligner l'« opposition essentielle entre notre moi intime et notre moi social² » : le premier est très fluctuant, le second se doit d'être stable quant à la façade qu'il montre à autrui. Ainsi, comme le note joliment Livio Belloï en jouant sur l'étymologie, « une certaine duplicité serait fondatrice de l'ordre social : l'« individu » s'ouvre à la fragmentation, devient « dividu » ; il est plusieurs ou, en tout cas, duplice par nécessité : un « moi profond » et un « moi social³ » [...] ».
- 2) Les manipulations effectuées pour le bien d'autrui : songeons aux petits mensonges que les parents profèrent parfois pour empêcher leurs enfants de faire telle ou telle bêtises, pour les inciter à réaliser leurs devoirs scolaires, pour les faire rêver (saint Nicolas, le Père Noël et la petite souris) ou encore pour leur cacher certains pans de la vie des adultes, qu'ils découvriront en temps voulu...

1 Christine Angot, *L'Usage de la vie*. Paris, Mille et une nuits, 1999, p. 21. Autre déclaration allant dans le même sens : « Claire Gallois, qui me conseille d'aller dans les ateliers d'écriture parce que je n'écris pas, elle n'a pas tort. Parce que, effectivement, ce n'est pas mon souci. Mon souci, [...] c'est d'être juste, et que tout soit à sa place, à sa place juste [...] » (Christine Angot, *Dire tout. Entretien avec Laurent Goumarre*, dans *Les Grands Entretiens d'Artpress. Christine Angot*. Paris, IMEC/artpress, 2013, p. 18)

2 Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1973, p. 59.

3 Livio Belloï, *La Scène proustienne. Proust, Goffman et le sens du social*. Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1993, pp. 101-102.

- 3) Les manipulations effectuées par intérêt personnel, que celui-ci soit matériel (lors d'une transaction économique, par exemple), psychologique (dans une relation de pouvoir), amoureux et/ou sexuel.
- 4) Les manipulations effectuées par jeu, pour le simple plaisir de manipuler autrui.

Comme toute schématisation, celle que je propose là est discutable et simpliste : il est clair que nombre de comportements chevauchent plusieurs catégories à la fois. Pour reprendre un exemple de Goffman, le vendeur qui flatte un client en train d'essayer un costume répond à un code de politesse bien établi tout en défendant un intérêt économique personnel. Il m'importe surtout de souligner à ce stade que nous sommes tous et toutes peu ou prou manipulateur·rice·s. Hélas, évidemment, certain·e·s le sont trop, et même parfois beaucoup trop. Il s'agit donc non de cases fermées sur des essences figées mais d'un *continuum* entre des comportements banals et des comportements extrêmes, ou, d'un point de vue moral, entre, d'un côté, des comportements admissibles et même, dans nombre de cas, tout à fait prescrits, et, à l'autre extrême, des comportements répréhensibles, voire monstrueux.

Morale et transgression

Ça y est, les lettres du mot « moral » se sont glissées les unes à la suite des autres sur mon clavier. Une telle notion, extrêmement polysémique et débattue sans discontinuité depuis (au moins) l'Antiquité devrait appeler ici de nombreuses précisions terminologiques. Contentons-nous, en première approche, de nous placer sous l'égide bienveillante de Tzvetan Todorov qui osait définir la morale simplement en ces termes : « J'entends par morale ce qui *nous* permet de *dire* qu'une *action* est bonne ou mauvaise¹. »

Dans chacune des trois premières catégories, le point de vue moral nous oblige donc à concevoir un *continuum* entre des comportements positifs et négatifs. Dans une relation de séduction, par exemple, il est tout à fait légitime de montrer la meilleure face de soi-même. Il ne l'est nullement, en revanche, d'user de son pouvoir ou de créer une situation d'emprise afin d'abuser d'autrui. Et, entre ces deux extrêmes, il existe une infinité de situations intermédiaires, qu'il faut juger au cas par cas pour savoir s'il s'agit d'*actions bonnes* ou *mauvaises*.

1 Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*. Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1991, p. 320.

Il en va *a priori* de même avec la quatrième catégorie, celle où la manipulation a une valeur en soi et ne consiste pas à obtenir *quelque chose* de l'autre. Certes, il faut ici aussi tracer un *continuum* moral entre, d'une part, les petites manipulations sans importance qui relèvent de la blague (tels que les poissons d'avril) et, d'autre part, les véritables tortures humiliantes que peuvent subir les boucs émissaires dans un groupe. Cependant, l'on sent bien que, moralement, cette dernière catégorie s'écarte des autres, car, même dans les cas les plus inoffensifs, d'emblée, l'on a affaire à une forme de transgression.

Donnons un exemple. Philippe se rend dans une boîte de nuit. Il repère un danseur quelconque et discret, l'aborde afin de le flatter de façon dithyrambique : « Tu as vraiment le sens du rythme ! » Après quoi, il retrouve son poste d'observation et rit sous cape du danseur en question qui, s'étant aguerrri en raison de ses compliments hypocrites, se prend désormais pour un *dancing king*. Rien là de bien méchant *a priori*. Sans doute le danseur n'a-t-il pas souffert d'avoir été ainsi le jouet d'un manipulateur. Mais pareille attitude est gênante moralement. Et il n'est pas simple de dire en quoi.

Peut-être la lumineuse pensée de Michel Foucault, telle qu'elle s'exprime dans *L'Usage des plaisirs*, le deuxième tome d'*Histoire de la sexualité*, pourrait nous aider à y voir plus clair. Essayons. Le philosophe distingue trois aspects à la morale. En première instance, la loi extérieure à l'individu, c'est-à-dire le « code moral », qui est constitué d' « un ensemble de valeurs et de règles d'action qui sont proposées aux individus et aux groupes par l'intermédiaire d'appareils prescriptifs divers comme peuvent l'être la famille, les institutions éducatives, les Églises, etc¹. » Ensuite, « le comportement réel des individus par rapport aux règles et valeurs qui leur sont proposées² ». Enfin,

[...] la constitution de soi comme « sujet moral », dans laquelle l'individu circonscrit la part de lui-même qui constitue l'objet de cette pratique morale, définit sa position par rapport aux préceptes qu'il suit, se fixe un certain mode d'être qui vaudra comme accomplissement moral de lui-même ; et pour se faire il agit sur lui-même, entreprend de se connaître, se contrôle, s'éprouve, se perfectionne, se transforme³.

1 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité 2. L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1984, p. 32.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*, p. 35.

Aucun code moral clair ne se trouve transgressé par la façon dont Philippe, garçon poli et flatteur, a manipulé le danseur. Il est par conséquent difficile de juger son comportement réel par rapport aux règles et valeurs. Il s'agit donc d'un problème lié à la dernière forme de morale : la façon dont le sujet se constitue et agit sur lui-même. C'est là que le bât blesse, me semble-t-il : Philippe s'accomplit en pliant sa morale à sa pure jouissance.

Aussi, alors que, dans les trois premiers types, la manipulation ne devient perverse que dans certains cas, par exemple lorsque le consentement est arraché à autrui avant une relation sexuelle, elle l'est d'emblée dans le dernier d'entre eux.

J'y insiste : gardons-nous des dérives essentialistes et simplificatrices, qui prennent toute forme de manipulation pour de la perversion et considèrent que tout trait pervers conduit à un diagnostic figé (comme le veut l'expression « pervers narcissique » à la mode il y a peu). Car nous sommes toutes et tous quelque peu pervers·e·s, puisque nous aimons tous et toutes, à des degrés divers, la transgression, comme le montre notre goût pour les blagues à caractère sexuel ou scatologique. Bien plus, dès 1905, Freud notait : « On peut dire que, chez aucun individu normal, ne peut manquer un élément qu'on peut désigner comme pervers, s'ajoutant au but sexuel normal ; et ce fait seul devrait suffire à nous montrer combien il est peu justifié d'attacher au terme de perversion un caractère de blâme¹. » Ce qui le conduit à cette célèbre conclusion : « Ainsi sommes-nous amenés, devant cette fréquence de la perversion, à admettre que la disposition à la perversion n'est pas quelque chose de rare et d'exceptionnel, mais est partie intégrante de la constitution normale². » Il faut donc à nouveau envisager un *continuum* entre perversions normales et perversions nocives ou, du point de vue freudien, « pathologiques³ ». Existe-t-il au bout de ce *continuum* des êtres absolument pervers ? Uniquement pervers ? Peut-être. On songe au soi-disant « divin » marquis de Sade. L'épithète attribué à celui-ci nous montre aussi en quoi la perversion nous concerne tous et toutes : les très grand·e·s pervers·e·s sont fascinant·e·s. Parce qu'ils ou elles sont libres vis-à-vis de l'« ordre moral » – ou paraissent tel·le·s.

1 Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* [1905], trad. Blanche Reverchon-Jouve. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1962, p. 47.

2 *Ibid.*, p. 61.

3 « Certaines perversions sont, en effet, si éloignées de la normale, que nous en pouvons faire autre chose que de les appeler "pathologiques". » (*ibid.*, p. 47)

Il n'empêche que le troisième aspect de la morale défini par Foucault nous incite tous et toutes à contrôler notre propre tendance à la perversion afin de nous accomplir moralement¹. La perversion devient problématique quand elle s'articule, comme chez les « héros » de Sade, à un discours pseudo-moral inversé, souvent jubilatoire, qui justifie un plaisir sans limite. Pour reprendre les termes de Foucault, le libertin sadien « définit [bel et bien] sa position par rapport aux préceptes qu'il suit, se fixe un certain mode d'être », mais celui-ci vaudra comme accomplissement *immoral* de lui-même. Telle est la meilleure recette pour devenir un monstre.

Premier geste du père incestueux

Ces détours et ces précautions vont me permettre de proposer une première description du personnage de Pierre Angot, ce « linguiste distingué », comme l'écrit Jacques Dubois, qui « assura [...] l'émancipation culturelle de sa fille² ». L'écrivaine a en effet le mérite de le peindre comme un personnage foncièrement ambigu : à la fois odieux et séduisant, cruel et fascinant, généreux et égoïste, changeant sans cesse d'humeur, il suscite aussi bien la haine que l'amour de Christine³.

Cette ambiguïté tient en partie, me semble-t-il, au fait que son détestable comportement mêle, de façon presque indissociable, deux types de manipulation : la troisième (manipulation par intérêt personnel, en l'occurrence sexuel) et la quatrième (manipulation pour le plaisir de la manipulation).

Il ne s'agit en tout cas pas du tout d'une sorte de bête sexuelle en manque, soudainement prise de frénésie, qui forcerait sa fille parce qu'il n'aurait qu'elle sous la main puis qui, ce moment de folie passé, se confondrait en excuses. Au contraire, P., homme cultivé, beau parleur, prend plaisir à la manipulation même et au caractère transgressif des actes qu'il impose à

-
- 1 Ou en termes freudiens : « [...] la pulsion sexuelle doit lutter contre certaines résistances d'ordre psychique, parmi lesquelles la pudeur et le dégoût sont les plus évidentes. Nous pouvons supposer que ce sont là des forces destinées à maintenir la pulsion sexuelle dans les limites de ce qu'on appelle normal ; [...] ce sont probablement elles qui tracent la voie de son développement. » (*Ibid.*, p. 49)
 - 2 Jacques Dubois, « L'autre Christine via Charly », dans *Figures du désir. Pour une critique amoureuse*. Bruxelles, Les Impressions nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2011, p. 85.
 - 3 D'un point de vue narratologique, il convient de distinguer la narratrice-autrice, que je désignerai sous le nom d'« Angot » ou de « Christine Angot », et le personnage, que par convention, j'appellerai « Christine ». Il ne faut donc y voir aucun paternalisme ! L'esprit de cohérence devrait m'inciter à nommer « Pierre » le personnage du père, mais cela me semble trop amical... Il sera donc désigné ici par l'initiale de son prénom : « P. ».

Christine. Il est à peine apparu dans la vie de sa fille adolescente, en train de découvrir avec ravissement, à 14 ans, ce père élégant qui avait été absent jusque-là, qu'il brise son cœur en franchissant sciemment les limites de la décence¹. Le premier geste déplacé, selon le principe de la variation sur le même thème chère à l'écrivaine, est raconté, avec des techniques différentes, dans plusieurs livres. Sauf erreur de ma part, la première occurrence se lit dans *L'Inceste* :

[...] on passait ma mère et moi huit jours à Gérardmer dans un hôtel, il vient nous voir. Dîner, promenade autour du lac, coucher. Il vient me dire au revoir dans ma chambre, et là, il m'embrasse sur la bouche. Déjà, la découvre d'un baiser sur la bouche, ensuite il me fait ça. Je ne comprenais pas, je comprenais très bien, je n'y croyais pas. Je me demandais vraiment. Il m'aimait, il disait qu'il m'aimait².

La voici sous forme de conte dans *Peau d'âne* :

Peau d'âne était ravie de faire la connaissance de son père, qui était devenu, les années ayant passé, un grand polyglotte, qui parlait trente langues. Deux jours après, elle l'a encore revu, et au moment où elle se couchait, quand il est venu lui dire au revoir dans sa chambre, il lui a roulé une pelle en lui disant qu'il fallait ouvrir la bouche, que c'était comme ça qu'on embrassait et qu'on respirait par le nez³.

Dans *Le Voyage dans l'Est*, la scène se déploie. P. y joue avec les sentiments de Christine en évoquant ses deux autres enfants, Louise et Antoine, qu'il a reconnus et qui vivent avec lui.

Il m'a tendu un sac en plastique, qui contenait un dictionnaire d'allemand, une grammaire allemande et une grammaire italienne.
 – ... Han, merci. Merci beaucoup.
 J'étais touchée, flattée.
 Il se tenait debout au fond de la pièce, à contre-jour.
 – Tu es tellement différente de mes autres enfants...
 – Pourquoi ?
 – Avec toi tout est simple, et j'ai l'impression que je peux être moi-même.
 Loulou est charmante...

1 « Quand je l'ai rencontré, c'était tellement au-dessus de mes espérances. Et puis, huit jours après, pas plus, je vous assure, pas plus, ç'a été tellement une déception que je n'imaginais pas. » (Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, p. 167)

2 *Ibid.*, pp. 168-169.

3 Christine Angot, *Peau d'âne*. Paris, Stock, coll « Le Livre de Poche », 2003, pp. 21-22.

- Loulou ?
- Oui Louise. Tout le monde l'appelle Loulou, elle est adorable, Antoine est un petit garçon très sympathique. Mais il ne me pose jamais de questions, eux, tu vois, par exemple.
- Ils ont de la chance, pourtant, de vivre avec toi, je trouve, j'aurais bien aimé moi. Je suis fière d'avoir un papa comme toi, tu sais. Je n'aurais pas pu rêver mieux.
- Pour moi aussi, Christine, c'est une rencontre extraordinaire. Il me regardait dans les yeux. Il a fait un pas en avant, et m'a embrassé sur la bouche.
- Le mot inceste s'est immédiatement formé dans ma tête¹.

Plusieurs éléments méritent d'être relevés dans cette scène inaugurale.

D'abord notons à quel point la manipulation est habile. P. s'arrange pour être seul avec sa fille, puis il la flatte doublement, par le contenu du cadeau qu'il lui fait nonchalamment, puis en la comparant favorablement à ses deux autres enfants. S'il a lu Goffman, il sait que « le dénigrement du public en coulisse sert [...] à maintenir le moral de l'équipe² », c'est-à-dire que le mal qu'on dit des absents crée une solidarité entre les personnes présentes. S'il a lu Freud, il sait que « Le fantasme du temps du désir incestueux [c'est-à-dire au moment du complexe d'Œdipe] avait dit : Il (le père) n'aime que moi, et pas l'autre enfant [...] »³. » Toutefois, la comparaison entre les enfants n'est nullement grossière : P. reconnaît, non sans quelque condescendance, des qualités à Loulou, qui est « charmante », et à Antoine, qui est « sympathique ». Mais si Christine les surpasse, c'est en raison de la relation qui vient à peine de s'ébaucher. P. ne dit pas que Christine est plus intelligente que son demi-frère et sa demi-sœur. Son mérite, c'est d'être la seule à lui poser des questions. Certes, les qualités reconnues à Loulou et à Antoine sont tièdes, mais au moins ne dépendent-elles que de leur personne, de leur être propre, tandis que ce n'est pas en soi que Christine est valorisée mais en vertu du rapport qui se noue entre elle et son père. Sa valeur (à elle) dépend donc de sa relation à lui, donc, en dernier recours, de lui : quel tour de force ! En quelques phrases, l'emprise se resserre déjà sur l'adolescente. Christine est condamnée à être dépendante de la relation. Même les cadeaux (les dictionnaire et grammaires de langues étran-

1 Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, Paris, Flammarion, 2021, p. 17.

2 Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, op. cit., p. 168.

3 Sigmund Freud, « "Un enfant est battu". Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles (1919) », dans *Névrose, psychose, perversion*, trad. Jean Laplanche (dir.). Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1973, p. 228.

gères), qui semblent souligner les capacités intellectuelles de la jeune fille, renvoient au père et cachent un moyen de la placer dans son orbe, puisqu'il « dirige le service de la traduction¹ » au Conseil de l'Europe et déclare parler « entre vingt et trente langues² ». Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, qu'au compliment que lui adresse sa fille (qui voit encore en lui un « papa » idéal), il ne réponde pas : « Tu es formidable », mais : « C'est une rencontre extraordinaire. » Chaque mot atteint sa cible avec précision. Il ne reste plus à ce père indigne qu'à passer à l'acte.

Ensuite, soulignons la réplique « Avec toi tout est simple, et j'ai l'impression que je peux être moi-même. » La première partie de la phrase, au sujet de cette prétendue simplicité, est déjà une justification du geste qui va suivre, présenté à l'avance comme normal, comme allant de soi. « Pas de chichi entre nous », semble-t-elle signifier. Le second élément est plus riche encore : peut-être P., en cédant sans retenue à son fonctionnement pervers, a-t-il vraiment le sentiment d'être lui-même, libéré du code moral, extérieur à sa personne, qui conditionne la relation à ses enfants légitimes. On voit donc bien ici que c'est la morale selon la troisième acception du terme proposée par Foucault qui fait défaut : P. « se fixe un certain mode d'être qui vaudra comme accomplissement moral de lui-même » – sauf qu'il s'agit d'une antimorale dans laquelle il se reconnaît et trouve à s'accomplir pleinement en tant que sujet !

Autres procédés de manipulation

Christine Angot résume la suite des événements en égrenant lieux de vacances et parties de son corps : « Gérardmer, la bouche. Le Touquet, le vagin. L'Isère, l'anus. La fellation, c'est venu tôt, il n'y a pas de date. Ça arrive bientôt. C'était entre Gérardmer et Le Touquet³. » N'y insistons pas et contentons-nous d'observer les procédés de manipulation de P., qui parfois s'avèrent brutaux. Ainsi, quand, lors d'un voyage à deux, Christine hésite à accepter que son père la sodomise, celui-ci a recours à deux stratégies croisées. La scène, dans sa crudité, est racontée dans *Une semaine de vacances*. (Il s'agit d'un roman hétérodiégétique : le personnage de Christine est décrit à la 3^e personne.)

1 Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, op. cit., p. 13.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*, p. 36.

Il lui répète qu'il ne fera que ce qu'elle veut. Qu'il n'ira jamais au-delà. Qu'il n'a jamais fait autrement. Elle lui a demandé de respecter sa virginité, pour qu'il ne soit pas son premier amant, il lui rappelle qu'il s'est rendu à ses arguments. Qu'il lui en coûte parce qu'elle l'excite, qu'elle est belle, qu'il l'aime. Il lui fait valoir que ce n'est pas facile d'être excité toute une journée sans pouvoir pénétrer la femme qu'on désire. Il lui demande si elle lui fait confiance. « Oui ? » Elle dit que oui. Il lui demande si elle veut essayer, maintenant, ce matin, tout de suite, là, pas longtemps, rien qu'un instant pour voir ce que ça donne, avec un peu de vaseline¹.

P., selon une stratégie bien connue, s'appuie sur le seul point qu'il a concédé à sa fille pour prétendre qu'elle est consentante, alors qu'il lui impose déjà de nombreux attouchements sexuels. Inversant les rôles, non seulement il considère sa fille comme la maîtresse de la relation (on fait ce qu'elle veut), mais en outre, il se positionne en victime (le pauvre doit se retenir de la pénétrer²). Ensuite, fin dialecticien, il lui pose une question à laquelle il sait qu'elle n'osera pas dire non (« me fais-tu confiance ? ») pour continuer à avancer ses pions, avec une douceur feinte.

Christine, cependant, trouve dans la peur un moyen de résister. P. change alors de tactique :

D'un mouvement brusque, il se lève. Il est debout sur la descente de lit. Sur ces deux pieds. Il se dirige vers l'armoire. Dans laquelle il attrape un pantalon, une chemise, un pull, et il sort de la chambre, à pas bien sentis. Il se dirige vers la salle de bain, et lui crie, du couloir, d'une voix sèche, très nette, qu'il va être obligé de rentrer plus tôt que prévu, car il a du travail. Il lui avait dit qu'il n'était pas sûr de pouvoir rester en vacances toute la semaine³.

Après la ruse, la menace et le chantage, qui se manifestent d'abord par des actes, des gestes, puis par des propos émis sur un ton sec. Le message est clair. Pourtant, P. ne l'assume pas pleinement puisqu'il prétend que

1 Christine Angot, *Une semaine de vacances*. Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 2012, pp. 33-34.

2 Il n'est pas interdit de penser que cet argument est peut-être mensonger. Si l'on en croit Barthes, « L'orgasme n'est pas le Souverain Bien : pensée profonde de la sexualité perverse, c'est-à-dire approche de cette utopie : le non-refoulement [...] ». (Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, texte établi et annoté par Claude Coste. Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces écrites », 2002, p. 113)

3 Christine Angot, *Une semaine de vacances*, *op. cit.*, p. 34.

c'est son travail, et non le refus de sa fille, qui mettra fin plus tôt que prévu à leur séjour.

On s'en doute, le procédé, malheureusement, s'avère efficace : Christine – enfant reconnue sur le tard ayant trop peur d'être abandonnée – cède à l'injonction de son bourreau¹. D'ailleurs, celui-ci est tout à fait capable de mettre ses menaces à exécution. Le séjour sera très brutalement interrompu en raison d'une saute d'humeur de P.². La scène, extrêmement traumatisante, constitue la fin abrupte d'*Une semaine de vacances* (la forme mimant à cet égard le contenu³). Mais elle est racontée également dans *L'Inceste* et dans *Le Voyage dans l'Est*⁴. P. y pousse la cruauté jusqu'à interdire à sa fille de pleurer.

Une autre stratégie manipulatrice de P. consiste tout simplement à mentir effrontément. Après l'épisode de la sodomie, comme il fait une déclaration à sa fille, elle lui demande, comme preuve d'amour « que la prochaine fois, quand ils se verront, il ne se passe rien de physique⁵ ». Sans doute pour l'amadouer, il répond : « “Bien sûr voyons, On fera exactement comme tu voudras, nos caresses sont une conséquence merveilleuse, mais pour moi ce n'est pas l'essentiel, ce n'est pas le plus important⁶.” » Bien entendu, il ne tiendra absolument pas sa promesse. Et il n'hésitera pas à mentir derechef avant chaque rencontre, comme le précise *L'Inceste* : « Sans que je cesse de demander, chaque fois, d'arrêter. Par téléphone, avant de se voir, chaque fois. Il me disait chaque fois oui⁷. » On l'aura compris, P. ne tenait, hélas !

-
- 1 Dans *L'Inceste*, la scène est rapidement évoquée. Dans cette version, l'argument de P. est un peu différent : « Il me faisait voir ma chance, très peu d'hommes le faisaient, ce serait peut-être une de mes rares chances, ou même peut-être la seule de ma vie de connaître ça, cette sensation que certaines femmes, que beaucoup de femmes adorent, et se plaignent que leur mari ne le fasse pas [...] » (Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, p. 205)
 - 2 La raison de la colère du père varie d'une version à l'autre. Dans *L'Inceste* : « J'ai été pour une raison X insupportable, j'ai eu mauvais caractère, je l'ai irrité, pour une raison X j'ai été insupportable, j'ai exagéré, j'ai dit quelque chose de désagréable, je ne sais pas, je ne sais plus, il en a assez. » (Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, pp. 196-197). Dans *Une semaine de vacances*, « elle » interrompt une fellation pour raconter un rêve (p. 92) et dans *Le Voyage dans l'Est*, Christine rappelle à son père, en train de la toucher, qu'il avait promis de s'en abstenir.
 - 3 Christine Angot, *Une semaine de vacances*, *op. cit.*, pp. 92-94.
 - 4 Respectivement pp. 196-197 et pp. 85-86.
 - 5 Christine Angot, *Une semaine de vacances*, *op. cit.*, p. 35.
 - 6 *Ibid.*, p. 36.
 - 7 Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, p. 171.

jamais parole. « Je n'avais plus d'illusion sur la valeur de sa parole. Mais pas d'autres recours¹. »

« Les phrases qui accompagnaient les gestes² »

P. a évidemment conscience du fait que son comportement contrevient gravement à l'ordre moral. Mais, comme le déclare Christine à sa mère (qui acquiesce), « il ne s'est jamais rien reproché³ » et ne semble jamais éprouver le moindre remords. Au contraire, il accuse Christine de trahison quand celle-ci parvient enfin à raconter ses déboires à sa mère. Il lui écrit à ce sujet une lettre édifiante :

« Christine,

J'ai toujours appliqué ta volonté, et respecterai ta nouvelle décision. Ce que tu as raconté à ta maman est grave, c'est un coup de couteau que tu plantes dans mon cœur et je vais devoir me remettre de cette blessure. La déception est à la mesure de la joie que j'ai eue à te rencontrer, faire ta connaissance a été un grand bonheur, mais j'éprouve aujourd'hui le sentiment de m'être trompé sur toi. Tu te rendras compte, sans doute plus tard, de la douleur que tu m'infliges.

Je souhaite néanmoins que la vie se conforme à tes désirs.

Papa⁴. »

Nous retrouvons, de façon caricaturale, l'inversion relevée plus haut : il est la victime et elle est le bourreau. Le mot, d'ordinaire si doux, de « Papa » a ici la valeur d'une perfide antiphrase.

Auparavant, tant qu'il détenait sa fille sous son emprise, ce beau parleur, pareil à un libertin de Sade, s'est plu à légitimer son comportement. Ce trait apparaît déjà dans *L'Inceste* : « Il avait réponse à tout. J'avais peur d'être perturbée, même si les pharaons d'Égypte... Mais non comme ça tu vois que c'est un homme qui t'aime⁵. » Si la justification repose d'abord sur les sentiments qu'il prétend éprouver, elle s'enrichit d'éléments organiques : « C'est allé plus loin, il m'a touché le sexe au Touquet. Il a dit : tu sais pour-

1 Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, *op. cit.*, p. 85.

2 Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, p. 208.

3 Christine Angot, *Un amour impossible*. Paris, Flammarion, 2015, p. 207.

4 *Ibid.*, p. 157.

5 Christine Angot, *L'Inceste*, *op. cit.*, p. 213.

quoi c'est mouillé? Parce que tu aimes¹. » *Le Voyage dans l'Est* le montre plus disert encore. Il y multiplie les arguments: il proteste de la pureté de ses sentiments², vante implicitement ses services tout en promettant explicitement un avenir sexuellement épanoui à sa fille³ et, enfin, mobilise sa grande culture pour donner à l'inceste une légitimité historique⁴.

Sincère ?

P. ment-il pour autant tout le temps? Dans *Le Voyage dans l'Est*, Christine Angot se pose la question délicate de la sincérité des sentiments de son père – au cours d'un passage qui semble d'ailleurs s'adresser à la personne qui aurait l'idée saugrenue d'analyser sa prose dans le contexte d'un dossier sur la manipulation :

Au Touquet, ou ailleurs, il m'est arrivé de voir ses yeux s'ouvrir au réveil, et découvrir mon visage sur l'oreiller, en ayant l'air de m'aimer. Il y a probablement eu des sentiments. Je ne peux pas tout mettre sur le compte de la manipulation. Ça paraîtrait un peu facile⁵.

Cependant, si l'écrivaine Angot redoute le simplisme d'une explication toute faite, plus loin encore, le personnage de Christine, après qu'elle a accouché de son premier (et unique) enfant, change diamétralement d'opinion :

Je la [Léonore, sa fille] changeais en lui parlant et en l'embrassant. Je passais une lingette sur sa peau, sur ses fesses, la fente de l'anus, les replis du sexe. J'ai eu un flash : « Mon père ne m'a jamais aimée. Faire du

1 *Ibid.*, p. 190.

2 « Tu ne risques rien avec un homme qui t'aime. » (Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, *op. cit.*, p. 58)

3 « Tu gagneras du temps. Les femmes se plaignent beaucoup, tu sais, des difficultés qu'elles ont avec les hommes. La plupart ne font pas attention à elles. Ils ne savent pas leur faire l'amour. Ils ne savent pas ce qu'elles aiment. Toi, tu auras une expérience. Tu auras un point de comparaison. » (*Ibid.*)

4 « Dans certaines sociétés, très évoluées, [l'inceste] était un signe de distinction, [...] de supériorité. C'était un privilège qu'on accordait aux pharaons, de pouvoir épouser leur fille, et dans certaines civilisations, une marque de la très haute aristocratie. » (*Ibid.*, p. 58-59.)

5 Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, *op. cit.*, p. 59.

mal à des êtres qu'on aime tellement ? Prendre des risques pour leur avenir ? Pour leur vie amoureuse future¹ ? »

Notons que dans *Quitter la ville*, Christine qualifiera l'annonce de la mort de son père de « bonne nouvelle² », mais qu'Angot mettra en exergue de *Pourquoi le Brésil ?* une phrase de Pierre Angot, qui donne son titre au roman : « “Pourquoi le Brésil ? Peut-être parce que c'est un pays dont toute la richesse est dans l'avenir, comme toi à qui le globe était destiné.” Pierre Angot³. »

Entre Angot et Christine, il ne nous appartient pas de trancher. Nous avons sans doute envie de penser que si, parfois, P. a éprouvé tout de même des sentiments pour sa fille, il ne s'agissait probablement pas d'amour à proprement parler et certainement pas d'amour paternel. Mais notre point de vue consiste plutôt à déplacer la question. La manipulation perverse dont il s'agit, on l'a vu, consiste en la construction d'un sujet moral-immoral (selon la troisième acception proposée par Foucault). Or, cette construction permet précisément à P. d'être à la fois sincère et manipulateur, sincère au cœur de la manipulation même, puisqu'il a édifié une morale conforme à sa jouissance qui justifie non seulement les gestes odieux qu'il impose à sa fille mais aussi la manipulation elle-même. En d'autres termes, P. est sincèrement manipulateur puisque la manipulation le fait advenir, lui permet d'avoir l'impression d'être « lui-même ». Et s'il a aimé Christine, c'était uniquement dans la mesure où elle s'inscrivait dans ce tourbillon, c'est-à-dire, *in fine*, où il parvenait à la manipuler verbalement et sexuellement.

Jouissance du logos

Il manque un dernier redent à cette mécanique infernale. Car l'édifice que s'est construit P. pour éviter la culpabilité aurait pu s'écrouler sur lui-même s'il avait eu un rapport normal au langage. Christine Angot ne cesse d'y insister, son père lui apparaît dès la première rencontre comme un maître

1 *Ibid.* pp. 186-187. Il est significatif que pareille certitude jaillisse alors que la jeune mère prend soin du corps de l'enfant, et précisément de son sexe, qui se trouve complètement désérotisé (ou plutôt qui n'a jamais été érotisé) en raison de la nature même de la relation d'amour qui se noue avec sa fille (et du fait que celle-ci est un nourrisson). Le contraste est flagrant.

2 Christine Angot, *Quitter la ville*. Paris, Stock, 2000, p. 134.

3 Christine Angot, *Pourquoi le Brésil ?* Paris, Stock, coll. « Le Livre de Poche », 2002, p. 11.

du logos, très attentif au respect du bon usage : « il était incollable sur les règles de politesse, sur les règles grammaticales, dans toutes les langues, sur les règles de prononciation, sur les usages¹ ». Ou : « Il condamne toute vulgarité, et, de manière générale, tout usage de la langue qui n'est adapté ni à l'image de soi qu'on veut donner ni à la réalité². » Comment cet homme attentif aux règles du langage ose-t-il en faire un usage mensonger ? Comment cet homme soucieux de l'image de soi que donne sa manière de parler ne respecte-t-il pas la parole donnée ? Précisément parce que, de même qu'il s'est construit une identité morale-immorale basée sur sa jouissance, il a façonné un rapport ludique et jouissif au langage, conçu comme un jeu avec des règles formelles *de surface* qu'il convient de respecter afin de mieux transgresser une Loi aussi fondamentale que l'interdit de l'inceste, la Loi *de la profondeur*, qui établit un lien entre parole et vérité. À cet égard, s'il manipule sa fille pour obtenir d'elle un profit sexuel, il la manipule également bel et bien pour le simple plaisir de la manipulation.

Deux passages montrent à merveille ce fonctionnement pervers et manipulateur du langage, qui donne sa cohérence à l'édifice mental de P. Le premier a lieu quand le père incestueux entraîne sa fille dans la chambre qu'il partage ordinairement avec sa femme : il jouit alors clairement de l'expression la « chambre conjugale³ », qu'il répète à l'envi. L'écrivaine commente ce rapport au langage deux pages plus loin : « Je pouvais tout entendre, avec moi tout était possible, [...] et surtout parler. Marie-Christine me disait ce matin "il y a une espèce de naïveté, tout est possible, il peut tout". Perversion, me disait Marie-Christine, Lacan disait, la version du père⁴. » L'affaire semble entendue ! Mais le second passage est encore plus éloquent, car il ne s'agit plus seulement du langage parlé mais bien du langage écrit, et dans sa forme la plus recherchée : la littérature. Quand P. apprend que sa fille va publier un roman, craint-il qu'elle se mette à écrire à son sujet ? Ce serait mal le connaître. Au contraire, il l'encourage à raconter leur relation... Mais de façon perverse, bien sûr, en jouant avec le langage, c'est-à-dire...

1 Christine Angot, *L'Inceste*, op. cit., pp. 213-214.

2 Christine Angot, *Une semaine de vacances*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 2012, p. 28.

3 Christine Angot, *L'Inceste*, op. cit., p. 208.

4 *Ibid.*, p. 211.

– Tu devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi... C'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas.

[...]

– Ça ne te gêne pas ?

– Pas du tout. C'est une question de style. Il faudrait que le lecteur s'interroge, qu'il se demande s'il est dans le rêve, dans la réalité, que ce soit un peu incertain, un peu à la manière de Robbe-Grillet. Tu as lu son dernier roman, *Djinn*¹ ?

Énorme, non ? La réaction de Christine est la bonne : « J'ai éclaté de rire en raccrochant². » Et la romancière, on le sait, cette fois saura résister à son père : ses romans n'auront que peu à voir avec le modèle proposé...

Très brève conclusion

Pareil sujet demande à demeurer ouvert et non à se fermer sur une conclusion. Contentons-nous, pour finir, de deux remarques.

D'abord, alors que le sujet (disons) « normal » en jouant le jeu prescrit de la manipulation sociale passe du statut d'*individu* à *dividu* (selon Belloï), c'est-à-dire qu'il se trouve divisé entre moi profond et moi social (selon Goffman), au contraire, un personnage tel que P. devient un *individu* quand il met en place son système manipulateur, pervers par rapport à la loi morale mais cohérent par rapport à sa propre jouissance. C'est quand il se comporte comme un père normal (et qui sait ? peut-être comme un bon père), avec ses autres enfants, Louis et Antoine, qu'il devient *dividu*.

Ensuite, aux détracteurs de Christine Angot, sans doute moins nombreux depuis que nous sommes entré-e-s dans l'ère *MeToo*, je peux rétorquer ici que la romancière a mis en scène avec brio un personnage de manipulateur des plus notables de la littérature d'aujourd'hui.

1 Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, op. cit., pp. 159-160.

2 *Ibid.*, p. 160.

